

LES
COMÉDIENNES,

OU

LA CRITIQUE DE LA COMÉDIENNE,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE;

PAR M. DU MERSAN. *K*

*Représentée pour la première fois, à Paris, sur le
Théâtre Royal de l'Odéon, par les Comédiens
du Roi, le 23 Mars 1816.*

PRIX : 1 fr. 25 c.

A PARIS,

Chez M.^{lle} HUET, Libraire, rue de Richelieu, n.^o 7,
en face du Théâtre français.

Et chez M.^{lle} LADVOCAT, au Cabinet Littéraire, n.^o 205,
Galeries de bois, au Palais Royal.

1816.

PERSONNAGES.**ACTEURS.****MM.****LE VICOMTE DE CORNILLAC.** M. CHAZEL**DORVAL**, *directeur du Théâtre de
Moulins.***PINCÉ**, *son régisseur.***DERCOUR**, *second comique.***M.^{LES} SAINT-HUBERT**, *jouant les
caractères.***JULIE**, *premier rôle.***ANGÉLIQUE**, *amoureuse.***LISE**, *soubrette.***JAQUINET**, *valet de Dorval.**Deux garçons de théâtre.*

M. THENARD.

M. PÉROUD.

M. ARMAND.

M.^{ME} DESCUILLÉS.M.^{LE} DÉLIA.M.^{LE} FLEURY.M.^{LE} MILEN.

M. CHARLES.

*La scène est à Moulins, dans le foyer du théâtre.*

LES COMÉDIENNES ,

COMÉDIE.

(*Le théâtre représente un salon avec une table et quatre fauteuils.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

DORVAL.

Mon répertoire est fait pour toute la semaine. Faut de nouveautés estimables, je fais jouer des grandes pièces du boulevard, et des petits vaudevilles. C'est la faute du public. Il veut toujours du nouveau, et le bon ne se fait pas aussi facilement que l'on croit. Depuis quelque temps la ville de Moulins est devenue difficile à contenter. Mes abonnés me désolent. Quand je joue du Corneille, c'est trop vieux ; du Molière, tout le monde sait cela par cœur. J'attends aujourd'hui une pacotille de pièces nouvelles, dans laquelle doit se trouver *la Comédienne*. La Comédienne ! que peut-on avoir fait sous ce titre là ? Il est piquant, au moins. Je vais le savoir, et les journaux du mois m'apprendront à quoi m'en tenir sur le mérite de cet ouvrage. En attendant l'heure du spectacle, je m'amuserai à lire tout cela.

SCÈNE II.

DORVAL, JAQUINET.

JAQUINET, portant un paquet de brochures dans chaque main
Monsieur, v'là c'que le facteur de la poste vient de me remettre pour vous.

DORVAL.

Voyons. (*Il prend un paquet*). A Monsieur Dorval, directeur du théâtre de Moulins en Bourbonnais. Pièces de théâtre jouées depuis le mois de février.... Oh que c'est léger ! (*Il prend l'autre paquet*). Journaux politiques et littéraires.... Oh que c'est lourd ! Envoie-moi Monsieur Pincé, mon régisseur, que nous examinions cela ensemble.

JAQUINET.

Monsieur, le v'là lui-même.

SCÈNE III.

DORVAL, PINCÉ.

DORVAL.

Viens ici, ministre fidèle, qui m'aides à porter le fardeau de cet empire dramatique ; viens me donner tes utiles conseils dans cette importante occasion.

PINCÉ.

Nourri dans le sérail, j'en connais les détours.

DORVAL.

Tiens, regarde ce que l'on m'envoie de Paris : *La Comédienne*, comédie en trois actes et en vers, de M. Andrieux.

PINCÉ.

Le nom de l'auteur des *Etourdis* ! bonne recommandation.

DORVAL.

Je l'attendais avec impatience. Voyons ce qu'en disent les journaux, ce sera plutôt fait que de lire la pièce.

PINCÉ.

Tu as raison. Il est très-commode pour bien des gens d'acheter à bon marché un jugement tout fait.

DORVAL, lisant.

« Grand succès, et bien mérité. . . . » Bon, je vais mettre cette pièce à l'étude.

PINCÉ.

Qu'est-ce que tu dis donc ? (*lisant*) « La pièce a réussi, sion appelle succès applaudissemens réitérés, et absence de sifflets ».

DORVAL.

Ah ! ah !

PINCÉ.

Il faut y regarder à deux fois.

DORVAL.

Ecoute donc : « L'intrigue est bien conduite, les vers sont » d'une élégante précision. . . . » Ah ! ah !

PINCÉ, lisant.

« L'opinion, la morale, les convenances sociales y sont blessées. . . . » Oh ! oh !

DORVAL, lisant.

« La principale cause du grand succès est la nouveauté du » sujet et des personnages, . . . » La principale cause du grand succès ! Tu vois bien !

PINCÉ, lisant.

« Inconvenances, dénouement prévu et indécent ! »

DORVAL.

Plaisantes-tu ?

PINCÉ.

Te moques-tu de moi ?

(5)

Regarde.

DORVAL.

Vois toi-même.

PINCÉ.

Voilà qui est singulier.

DORVAL.

Cela implique contradiction.

PINCÉ.

Lequel croire ?

DORVAL.

Ma foi, peut-être ni l'un ni l'autre.

PINCÉ.

Conçois-tu mon embarras, moi qui, sur la réputation de la pièce, en avais annoncé incessamment la représentation.

DORVAL.

Voyons donc la distribution des rôles, (*Il lit*) : M. Gouvinac, ancien major d'infanterie. Peste, c'est du genre noble ! Daricour, directeur du théâtre de Bordeaux.

PINCÉ.

Comment ! on y joue un directeur de spectacle ! Je ne mettrai pas cet ouvrage là !

DORVAL.

Eh bien, prends y garde ! Tu préjuges aussi, toi ! Tu ne sais pas si ce directeur y est mis en bonne ou en mauvaise part !

PINCÉ.

Tu as raison. Moi qui me pique de cette impartialité si rare dans le monde, j'allais juger comme tant de sots qui paient pour avoir raison....

DORVAL.

Et qui placent si mal leur argent.

PINCÉ.

Mais qu'entends-je ! Quel bruit !

DORVAL.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, M.^{lle} SAINT-HUBERT, JULIE, ANGÉLIQUE, LISE.

TOUTES QUATRE, *parlant ensemble.*

C'est moi, c'est moi, vous dis-je ! vous avez tort. C'est mon emploi ; je ne céderai pas.

DORVAL.

Eh bien ! eh bien, y songez-vous ?

TOUTES QUATRE.

Ecoutez-nous, et jugez-nous.

DORVAL.

Si vous parlez toutes quatre.....

PINCÉ

Ne parlez, au moins, que trois à-la-fois.

TOUTES QUATRE.

Mais, mon cher Dorval, imaginez donc que....

PINCÉ.

Ecoutez. J'imagine un expédient. Que la plus vieille parle la première.

DORVAL.

Hein?... Eh bien, vous vous taisez toutes, maintenant.

PINCÉ.

J'en étais sûr. M.^{lle} Saint-Hubert, vous que l'emploi des caractères rend si respectable, dites-moi, je vous prie, ce qui vous amène ici.

M.^{lle} SAINT-HUBERT.

Jaquinet vient de nous dire que vous aviez reçu un paquet de Paris.

JULIE.

Des pièces de théâtre.

ANGÉLIQUE.

Des journaux.

LISE.

Et la pièce de la Comédienne.

DORVAL.

C'est vrai.

M.^{lle} SAINT-HUBERT.

Vous allez monter cette pièce promptement.

JULIE.

Distribuer les rôles.

ANGÉLIQUE.

Les faire apprendre.

LISE.

Et les faire jouer.

PINCÉ.

Conséquence indubitable.

M.^{lle} SAINT-HUBERT.

Je réclame le rôle de la Comédienne.

JULIE.

Je prétends l'avoir.

ANGÉLIQUE.

Je le demande.

LISE.

Il ne me passera pas devant le nez.

DORVAL.

Mais, Mesdames, il faut savoir de quel emploi...

LISE.

La Comédienne ! C'est un travestissement, un rôle de gaité, c'est une soubrette.

JULIE.

C'est un premier rôle.

ANGÉLIQUE.

C'est une amoureuse.

M.elle SAINT-HUBERT.

La Comédienne ! c'est un caractère.

PINCÉ.

C'est un rôle de femme, c'est tout dire.

DORVAL.

Vous ne savez donc pas par qui il a été créé à Paris ? Par mademoiselle Mars.

ANGÉLIQUE.

Un rôle de Mademoiselle Mars ! vous voyez bien qu'il me revient de droit ; elle joue les ingénues.

JULIE.

Les premiers rôles, et avec une grâce !

LISE.

Les soubrettes, et avec une malice !

ANGÉLIQUE.

Mais Victorine, dans le Philosophe sans le savoir ?

JULIE.

Et Célimène dans le Misanthrope ?

LISE.

Et Suzanne dans Figaro ?

DORVAL.

Eh ! mon dieu, Mesdemoiselles, quand on joue comme elle, on peut tout jouer.

M.elle SAINT-HUBERT.

Excepté les caractères.

DORVAL.

Permettez que je vous parle raison.

PINCÉ.

Elles ne t'entendront pas.

DORVAL.

Laissez-moi lire la pièce, je verrai laquelle de vous....

TOUTES QUATRE.

C'est moi ! C'est moi ! C'est moi ! C'est moi !

PINCÉ.

Laissez-moi lire les journaux, pour apprendre....

LISE.

Ils ne vous apprendront rien.

DORVAL.

Ils nous diront...

M.elle SAINT-HUBERT.

Eh ! mon dieu, ils ne seront peut-être pas plus d'accord que nous,

PINCÉ.

J'y perdrais mon latin, si je le savais. Interpose donc ton autorité de directeur.

JULIE.

Il n'y a pas de directeur qui tienne.

DORVAL.

C'est une insurrection.

ANGÉLIQUE.

Je suis libre !

PINCÉ.

A votre engagement près.

LISE.

J'ai le droit de dire mes pensées.

DORVAL.

Quand vous ne récitez pas vos rôles.

M.elle SAINT-HUBERT.

Je vous demande où est la raison...

PINCÉ.

Ce n'est parbleu pas dans votre tête.

JULIE, *saisissant la brochure.*

Je m'empare de la pièce.

LES TROIS AUTRES.

Nous, des journaux.

JULIE.

Et nous allons juger cela nous-mêmes.

DORVAL et PINCÉ.

Mais, Mesdames....

TOUTES QUATRE.

Nous n'entendons rien.

(*Elles se sauvent en emportant tous les papiers.*)

SCÈNE V.

DORVAL, PINCÉ, *les bras croisés se regardent sans parler.*

PINCÉ.

C'est une révolution.

DORVAL.

Oh ! voilà un ouvrage qui fait bien du bruit.

PINCÉ.

Quand les femmes s'en mêlent !

DORVAL.

C'est que le titre est piquant.

PINCÉ.

Ce n'est pas tout que d'avoir un titre.

DORVAL.

Plus il est imposant, plus on a de peine à le porter.

PINCÉ.

C'est pourquoi tant de gens traînent le leur.

DORVAL.

Et puis ils viendront se plaindre qu'on les vole.

PINCÉ.

Réclamer dans les journaux !

DORVAL.

Crier au plagiat, ou en repousser le soupçon !

PINCÉ.

Tout cela ne monte pas notre nouveauté, et ces Dames vont, je crois, nous donner bien de la tablature, avec le rôle de la Comédienne.

SCÈNE VI.

DORVAL, DERCOUR, PINCÉ.

DORVAL.

Que nous veut Dercour ?

DERCOUR.

Mon cher Directeur, je viens vous parler au sujet de mon engagement.

DORVAL.

Ah ! mon ami, j'en suis bien aise. Croyez que je le renouvellerai avec plaisir. Vous êtes pour ma troupe un sujet précieux ; et votre succès dans les Jocrisses des Variétés, et les niais de Mélodrames, prouve assez le bon goût des habitans de la ville de Moulins.

DERCOUR.

Pour le bon goût, ça ne me regarde pas. Ils rient beaucoup et vous me donnez des appointemens ; voilà ce que je considère. Mais ce n'est pas assez.

PINCÉ.

Expliquez-vous si vous pouvez, mon ami.

DERCOUR.

Un second Comique a un cœur comme un autre. Je vois dans toutes les pièces que je joue la vertu récompensée, et la mienne ne l'est pas du tout.

DORVAL.

Cependant deux mille francs d'appointemens....

DERCOUR.

Ne suffisent pas à une âme sensible. Je me marie tous les soirs dans une pièce, et quand la toile est baissée, je rentre tout seul dans ma chambre garnie ; ça me semble plus bête que les rôles que vous me faites jouer, et ça n'est pas peu dire.

PINCÉ.

Où voulez-vous en venir ?

DERCOUR.

A vous dire que je veux me marier tout de bon, sans quoi je vous quitte.

DORVAL.

Et qui vous empêche de vous marier ?

DERCOUR.

Ah ! qui ? qui ?... La fierté d'un objet qui me méprise : les sentimens distingués d'une femme qui semble me dédaigner , parce que je suis toujours près d'elle en habit de paysan, ou en veste de Jeannot, tandis qu'elle brille de l'éclat de tout ce que votre magasin a de plus beau en clinquant et en diamans faux.

DORVAL.

Vous aimeriez Mademoiselle Julie ?

PINCÉ.

Notre grande coquette ?

DERCOUR.

Oui, j'ai cette innocence-là : aussi je viens vous dire que je quitte la troupe, ou que je change d'emploi.

DORVAL.

Comment ? y pensez-vous !

DERCOUR.

Quand elle me verra un habit brodé sur le dos, une jolie perruque bichonnée, et l'épée au côté, j'espère bien lui donner dans l'œil.

PINCÉ.

Ce n'est pas tout que d'avoir cet habit-là, il faut savoir le porter.

DERCOUR.

Je le porterai comme bien d'autres.

DORVAL.

Prenez-y garde, Dercour ; les Pasquins qui prennent des habits brodés n'en sont pas moins des valets !

DERCOUR.

Dites-moi donc comment il faut que je fasse pour lui plaire ?

DORVAL.

Voulez-vous que je lui parle pour vous ? Comme je tiens à vous conserver tous deux, je ne serais pas fâché de vous voir doublement engagés.

DERCOUR.

Eh bien, parlez lui. Mais vous ne savez donc pas ce qui me désole, c'est que j'ai des rivaux. Tout le monde la trouve aimable ; M. le vicomte de Cornillac est toujours à voltiger autour d'elle.

DORVAL.

Ce n'est pas un grand génie.

PINCÉ.

Il pourrait bien l'épouser !

DERCOUR.

Si vous pouviez l'en empêcher !

DORVAL.

Que faut-il faire ?

DERCOUR.

Lui dire qu'elle est laide , méchante , impérieuse ; que tous les charmes , toutes les grâces qu'elle a sur le théâtre , elle les laisse le soir dans sa loge en se déshabillant !

PINCÉ.

Mais il ne croira pas cela , comme il la voit ici tous les jours !

DERCOUR.

Eh bien , dites lui ce que vous voudrez : mais songez que s'il l'épouse , je pars ; et fera ici la bête qui voudra. Adieu.

DORVAL.

Mais , mon cher Dercour....

DERCOUR.

Vous ferez la bête tout seul !

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

DORVAL, PINCÉ.

DORVAL.

Me voilà bien , si mon niais me quitte ! C'est que c'est au théâtre comme dans le monde , l'esprit y est fort applaudi ; mais c'est la bêtise qui fait fortune.

PINCÉ.

En attendant que nous nous enrichissions , viens avec moi trouver le machiniste qui nous attend. C'est encore un homme à ménager que le machiniste et son sifflet ; a sauvé autant de pièces que les autres en ont fait tomber. (*Ils sortent par le côté.*)

SCÈNE VIII.

M.^{lle} SAINT-HUBERT, JULIE, ANGÉLIQUE, ARAMINTE,
LISE.

(*La porte du fond s'ouvre , et ces dames entrent gravement , et se rangent en demi-cercle , Julie au milieu.*)

JULIE.

Mesdames , je vous ai fait prier de vous réunir ici , pour vous communiquer une chose de la plus haute importance. Promettez-moi de m'écouter , et de vous taire. Vous ferez ensuite votre possible pour parler l'une après l'autre. Mais avant tout , prenez séance , je vous prie. Holà , des sièges. (*Deux garçons approchent des sièges , les dames s'asseyent en demi-cercle.*)

Mesdames, jusqu'à présent nous avons eu par notre état le privilège exclusif de jouer toutes les classes de la société. On a vu chacune de nous être successivement reine, bourgeoise, servante ou princesse. Nous avons au théâtre le droit de changer de caractère comme de rôle, et d'être aujourd'hui coquettes, demain sentimentales; tantôt étourdies, tantôt passionnées. Il nous était même permis de prendre à la ville celui de ces caractères qui nous convenait le mieux, selon la circonstance. Mais aujourd'hui notre secret est dévoilé, le charme est rompu: on a joué *la Comédienne*! Vous gardez le silence, Mesdames; effet extraordinaire de l'horreur profonde qui vous saisit! Je viens de lire la pièce. Le mystère des coulisses est violé; on voit le revers de la toile. La comédienne emploie son art à subjuguier un homme qui lui offre sa main. Elle a recours à tout le manège de la coquetterie; elle verse même des larmes. Des larmes, Mesdames! Vous savez comme moi le prix des larmes! Elles ne s'emploient que dans les grandes occasions, dans les cas désespérés; c'est la dernière ressource des femmes.... Elle l'emploie, et elle avoue ensuite qu'elle a joué la comédie! A qui se fier désormais! Il n'y a plus rien de sacré! Nous ne pouvons plus espérer d'enchaîner un homme dans les nœuds honorables de l'état conjugal; ils se croiront des Gouvignac. Plus d'espoir, plus d'avenir; je renonce à mon état, je vais déchirer mon engagement. J'ai dit: parlez maintenant.

M.^{LL} SAINT-HUBERT, *sérieusement.*

Je demande la parole.

LISE.

Eh mon Dieu, vous l'avez de reste.

M.^{LL} SAINT-HUBERT.

Mesdames, j'ai blanchi dans la carrière; j'en ai descendu successivement tous les degrés. J'ai débuté à quinze ans par un rôle d'amour, à seize ans j'ai joué les ingénues, à vingt les soubrettes, à trente les premiers rôles, à quarante les mères nobles; je tiens aujourd'hui les caractères en chef et sans partage, et je les jouerai jusqu'à extinction de chaleur naturelle. Cinquante partis se sont présentés. Je ne sais pourquoi ces mariages ont toujours manqué; mais je ne désespérais point encore: et puisqu'on m'en ôte la certitude, je quitte la comédie pour prendre un état honorable qui ne m'empêche point de me marier, et je vais me faire marchande de modes. (*Elle se lève.*)

ANGÉLIQUE.

Je suis jeune encore, et je m'en vais prier ma mère, qui demeure à Paris, de me mettre dans un pensionnat. (*Elle se lève.*)

LISE, *se levant aussi.*

Et moi, je vais donner des leçons de musique et de danse aux demoiselles dont les parens connaissent le danger qu'elles courent avec de jeunes professeurs.

JULIE.

J'approuve ces nobles résolutions. (*Elle se lève.*) Quittons la comédie!

TOUTES.

Quittons la comédie!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, DORVAL *au milieu.*

DORVAL.

Que dites vous, Mesdames, qu'y a-t-il?

ANGÉLIQUE.

Nous quittons la comédie!

DORVAL.

Quel caprice!

LISE.

Nous rompons nos engagements.

DORVAL.

Mais pourquoi?

Mlle SAINT-HUBERT.

Nous voulons nous marier!

DORVAL.

Et qui vous en empêche?

TOUTES.

La Comédienne (*Elles sortent.*)

SCÈNE X.

DORVAL.

Ah bon Dieu! je suis ruiné, abîmé! Voilà mon théâtre perdu! Au diable la Comédienne! au diable son auteur! A quoi pensait-il en faisant cette pièce là?

SCÈNE XI.

DORVAL, CORNILLAC.

CORNILLAC.

Eh bon jour, mon cher Dorval, qu'avez vous donc?

DORVAL.

Ah! Monsieur le vicomte, vous me voyez d'une fureur!

CORNILLAC.

Contre qui?

DORVAL.

Contre l'auteur de la Comédienne.

CORNILLAC.

Bon ! je vous en livre autant , mon ami ! je suis exaspéré. J'ai vu cette maudite pièce la veille de mon départ de Paris , et j'ai pensé y étouffer de colère et de la foule qu'il y avait.

DORVAL.

Elle attire donc du monde ?

CORNILLAC.

Beaucoup ! Et le jour que j'y allai , les musiciens furent obligés de quitter l'orchestre.

DORVAL.

Ce n'est pas malheureux !

CORNILLAC.

Ah ! ma foi , si fait. J'ai regretté une certaine symphonie d'Hayden que je leur ai entendu jouer cent fois et qui me procure dans les entr'actes un sommeil... modulé ! tralala laderi dera , la la la la... et cœtera.

DORVAL.

Oui , je la connais.

CORNILLAC.

Et puis la musique aurait calmé la bile que me faisait faire chaque scène de cette comédie.

DORVAL.

Elle est donc bien mauvaise ?

CORNILLAC.

« Non , ce n'est pas cela. La pièce est écrite avec pureté , avec élégance ; le dialogue pétille d'esprit ! »

DORVAL.

C'est donc le plan qui est mal fait ?

CORNILLAC.

« Du tout ; il annonce une connaissance approfondie du théâtre. Les scènes y sont enchaînées avec art. »

DORVAL.

Sur quoi donc porte votre critique ?

CORNILLAC.

Sur quoi ? et parbleu sur le rôle de Gouvignac que l'on représente « comme un sot à berner , comme un gentillâtre entiché de sa noblesse ! »

DORVAL.

Et qu'est-ce que cela vous fait à vous , M. le Vicomte ?

CORNILLAC.

Ce que cela me fait ? Je suis sûr que l'auteur m'a eu en vue lorsqu'il a fait ce rôle là ? D'abord , je m'appelle le vicomte de Cornillac , il a mis Gouvignac , voyez-vous la rime ? la rime en ac ?

DORVAL.

Il y a tant de noms qui finissent ainsi en Gascogne et en Auyergne !

CORNILLAC.

Et puis.... Ah ! tenez, voilà M. Pincé , votre régisseur ; c'est un drôle de corps ; mais un homme de sens , je m'en rapporte à lui.

SCÈNE XII.

LES MÊMES , PINCÉ.

PINCÉ , *avec sang froid.*

Vous me voyez d'une colère... Ah ! votre serviteur, M. le Vicomte.

DORVAL.

Tu es en colère aussi ? contre qui ?

PINCÉ.

Contre la Comédienne.

CORNILLAC.

Je vous dis que tout le monde est déchaîné contre elle !

DORVAL.

Eh pourquoi ?

PINCÉ.

Parce qu'à-propos de cette pièce , les journaux prétendent qu'on ne peut pas épouser une actrice , et que moi qui suis veuf de trois ingénuités , je n'oserai plus me montrer nulle part !

CORNILLAC.

Mais , mon cher Pincé , vous qui tenez au théâtre ?...

PINCÉ.

J'y tiens , par des fonctions administratives ; je suis régisseur et je ne suis pas comédien.

CORNILLAC.

Vous n'avez pas tant de sujet de vous plaindre que moi.

PINCÉ.

Ah ! je devine , à cause du rôle de Gouvignac ! mais vous n'avez pas envie d'épouser une actrice , vous !

CORNILLAC.

Il ne s'agit pas de cela. L'auteur nous plaisante par ce vers :

Cicéron , Cicéron n'était pas gentilhomme !

PINCÉ.

Parbleu ! c'est bien malin. Les gentilshommes n'étaient pas encore inventés dans ce temps-là !

DORVAL.

Et qui donc pourrait se plaindre d'être comparé à Cicéron !

CORNILLAC.

Ah ! je conviens qu'il avait du mérite ; c'était , je crois , un orateur.... Il avait un style.... que l'on appelle Cicéronien !

Mais pour en revenir à M. de Gouvignac, qui est noble et qui épouse une comédienne...

DORVAL.

Comment qui épouse ? Et vous n'avez donc pas vu le dénouement, M. le Vicomte ?

CORNILLAC.

Indigné, je suis sorti au second acte !

PINCÉ.

Et voilà de mes juges... Il ne l'épouse pas, monsieur ; il ne l'épouse pas, et c'est ce qui me désole !

CORNILLAC.

Il fait fort bien, et voilà qui me raccommoderait presque avec l'auteur.

DORVAL.

Mais, messieurs, mon embarras est bien plus grand que le vôtre ! mes actrices sont furieuses et ont rompu leur engagement, parce qu'elles veulent se marier. Que vais-je devenir ?

CORNILLAC.

Il faut leur trouver des maris ; cela ne me regarde pas. Mais si vous m'en croyez, Dorval, ôtez la Comédienne de dessus votre affiche, ou, ma foi, je ne m'abonne plus pour ma loge. Adieu, à tantôt ; que jouez-vous ce soir ?

DORVAL.

Puisque je n'ai plus d'actrices !

PINCÉ.

Je ne vois que la Mort de César, et Arlequin tout seul.

CORNILLAC.

C'est bon : mais un spectacle sans femmes !... Ah ! ma foi, j'aime beaucoup à voir de jolies actrices sur le théâtre... A ce soir toujours ; tâchez de leur faire entendre raison.

(*Il sort.*)

S C È N E X I I I.

DORVAL, PINCÉ.

DORVAL.

Conçois-tu son sang froid ?

PINCÉ.

Et veux-tu qu'il prenne intérêt à tes affaires comme toi-même ?

DORVAL.

C'est ici qu'il faudrait quelque ressort dramatique !... Quelle intrigue, quelle ressource pourrai-je trouver !...

PINCÉ.

Eh, mon cher, tu vas chercher bien loin, ce que tu as sous

la main. Le naturel ! le naturel ! il faut toujours en venir là. C'est M.^{lle} Julie qui a monté la cabale , c'est elle qui a dédaigné ce pauvre Dercour et qui a pensé nous faire perdre un sujet précieux ; si je la ramène , toutes les autres reviendront. Envoie-la-moi.

DORVAL.

Quel moyen vas-tu employer ?

PINCÉ.

Je n'en sais rien.... La voici , laisse-moi seul avec elle.

DORVAL.

Je n'ai plus d'espoir qu'en toi. (Il sort.)

S C È N E X I V.

JULIE , PINCÉ.

PINCÉ.

Eh bien , M.^{lle} Julie , vous quittez donc la comédie ?

JULIE.

Oui , monsieur ; et j'ai raison , je pense.

PINCÉ.

Je ne dis pas le contraire.

JULIE.

Ne suis-je pas libre ?

PINCÉ.

Assurément.

JULIE.

Ma décision est irrévocable.

PINCÉ.

Puisqu'il est ainsi , je puis vous dire un secret que sans cela je vous aurais toujours caché.

JULIE.

Un secret... qui m'intéresse ?

PINCÉ.

Beaucoup. Comme régisseur du théâtre , comme amateur des vrais talens , je suis désolé de cette résolution ; mais comme votre ami véritable , j'en suis enchanté !... Vous connaissez le vicomte de Cornillac ?

JULIE.

Qui a un château tout près de la ville ; un de nos plus fidèles abonnés.

PINCÉ.

Vous ne savez pas pourquoi il était si exact à nos représentations ?

JULIE.

Non.

PINCÉ.

Vous n'avez pas remarqué qu'il ne manquait jamais de venir lorsque vous jouiez ?

JULIE.

Si, je crois y avoir fait attention.

PINCÉ.

Eh bien, M.^{lle} Julie, apprenez qu'il était amoureux de vous, et qu'il n'avait d'autre désir que de vous offrir sa fortune et sa main.

JULIE.

Sa main!

PINCÉ.

Où, mademoiselle.

JULIE.

Il voudrait m'épouser ?

PINCÉ.

Cela vous étonne ?

JULIE.

Et pourquoi ne m'en a-t-il jamais témoigné l'intention ?

PINCÉ.

Ah! ah!

JULIE.

Eh bien...

PINCÉ.

C'est que...

JULIE.

C'est que ?

PINCÉ.

Vous devinez bien : votre état...

JULIE.

Je voulais vous faire dire ce mot.

PINCÉ.

Pendant, il était décidé à vous épouser si vous n'aviez pas voulu y renoncer.

JULIE.

Ah c'est charmant ! c'est la preuve d'un amour véritable.

PINCÉ.

Mais...

JULIE.

Que veut dire ce mais ?

PINCÉ.

Puisque vous avez renoncé à la comédie, je puis vous le dire.

JULIE.

Dites donc vite.

PINCÉ.

C'est qu'une fois le mariage consommé, il aurait profité

de l'empire que la loi donne aux maris , pour vous empêcher de remonter sur le théâtre.

JULIE.

Ah ! c'était là son intention ?

PINCÉ.

Précisément.

JULIE.

Eh bien , je le trouve plaisant !

PINCÉ.

Vous sentez bien qu'une fois en puissance de mari....

JULIE.

C'eût été une perfidie , un tour affreux.

PINCÉ.

Il en aurait eu le droit.

JULIE.

Le droit ! le droit ! cela vous plaît à dire. Personne n'aura jamais le droit de m'empêcher de faire mes volontés.

PINCÉ.

Puisque maintenant vous êtes décidée.

JULIE.

Je ne suis décidée à rien. Je suis ma maîtresse.

PINCÉ.

Mais l'honneur d'être madame la vicomtesse de Cornillac.

JULIE.

Je me moque de cet honneur là. Cet homme aurait été jaloux sans doute ; je me vois d'ici enfermée dans son château, gardée à vue. J'ai l'habitude d'une société agréable.

PINCÉ.

Celle d'être applaudie dès qu'on vous entend.

JULIE.

Il aurait donc voulu me faire perdre mes talents , car j'en ai quelques-uns.

PINCÉ.

Oh ! ils seraient enterrés ! enfouis !

JULIE.

Cependant j'aurais pu avoir un petit théâtre et jouer la comédie dans mon château.

PINCÉ.

O ciel ! pensez-vous qu'il vous le permet ?

JULIE.

Cet hymen eût donc été un esclavage ?

PINCÉ.

Tenez , M.^{lle} Julie , je vous aime , je vous veux du bien : croyez-moi , il ne faut jamais s'allier qu'à ceux avec qui un rapport de goûts , d'humeurs , d'état , peut nous rendre heureux. Vous êtes artiste , il faut choisir un époux qui chérisse , qui cultive les arts.

JULIE.

Vous avez bien raison.

PINCÉ.

Ce pauvre Dercour, qui vous aime tant, il a une bonne place, du talent, il est aimé du public, Dorval doit cette année doubler ses appointemens.

JULIE.

Je l'ai traité un peu sévèrement, je me le reproche.

PINCÉ.

Qu'il serait heureux, si vous vouliez réparer votre injustice ! Artistes tous deux, jouant avec succès chacun dans votre genre....

JULIE.

Oui, Dercour m'a donné vingt preuves d'amour. Ce n'est pas un homme d'esprit : mais c'est un honnête garçon, qui fera toutes mes volontés. Ce sera un très-bon mari.

PINCÉ.

Il attend votre décision. Si vous le refusez, il quitte aussi le théâtre

JULIE.

Le public y perdrait. Je ne veux pas être cause d'un malheur pareil.

PINCÉ.

Je vais lui annoncer cette bonne nouvelle. Quant à M. de Cornillac, il va venir.... et...

JULIE.

Oh ! je lui en veux ; je suis outrée contre lui, et pour le narguer, je jouerai ce soir même.

PINCÉ.

Est-il possible ?

JULIE.

Oui ; je jouerai ce soir la Coquette corrigée, et dans huit jours, au plus tard, le rôle de la Comédienne.

PINCÉ.

Ah ! que vous direz bien à la fin du 3.^e acte, ce vers :

..... Faisons
Ce que je n'ai point fait encor.... réfléchissons.

Vous serez charmante. Je cours annoncer cela à Dorval. (*à part.*) O pouvoir de l'amour propre et de la contradiction sur l'esprit des femmes ! (*Il sort.*)

SCÈNE XV.

JULIE.

Cependant, comment faire vis-à-vis de mes camarades ? C'est moi qui ai provoqué leur démarche, et si je reviens la première, j'aurai l'air... d'une girouette !

SCÈNE XVI.

JULIE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE, *à part.*

La voilà seule, elle réfléchit; si elle était bien décidée à quitter le théâtre... je réclamerais le rôle de la Comédienne; il pourrait me faire honneur...

JULIE.

Ah! vous voilà Angélique!

ANGÉLIQUE.

Oui; je ne pensais pas vous trouver ici, je vous croyais déjà partie.

JULIE.

Partie? un moment. Les démarches précipitées exposent quelquefois à des regrets.

ANGÉLIQUE.

Sans doute, quand on est jeune, quand on n'a pas d'expérience: mais une femme de tête, comme vous!...

JULIE.

Eh mon Dieu, je n'ai pas plus de tête qu'une autre.

ANGÉLIQUE.

Oh! si fait! votre discours de tantôt était superbe, et après un morceau d'éloquence comme celui-là, vous ne pourriez pas déceamment revenir sur vos pas.

JULIE.

Je n'en ai pas envie non plus... Est-ce que vous soupçonneriez?... (*à part.*) Où veut-elle en venir?

ANGÉLIQUE, *à part.*

Elle a l'air d'hésiter? Est-ce qu'elle aurait changé d'idée?

JULIE.

Vous avez raison de quitter une carrière brillante en apparence, mais si dangereuse en réalité.

ANGÉLIQUE.

N'est-il pas possible de s'y distinguer par sa conduite?

JULIE.

Très-possible: mais c'est si difficile!

ANGÉLIQUE.

En auriez-vous eu la preuve?

JULIE.

Que de pièges pour une jeune personne jolie, aimable, entourée d'hommages, éblouie par les succès!

ANGÉLIQUE.

Oui, c'est peut-être dangereux; mais c'est bien agréable.

JULIE.

Tenez, Angélique, croyez-moi, persistez dans votre résolution.

ANGÉLIQUE.

J'y persisterai comme vous... (à part.) Cependant si elle s'en va, j'aurai tous ses rôles.

S C È N E X V I I .

LISE , JULIE , ANGÉLIQUE .

LISE , à part .

Les voilà ensemble. Sachons ce qu'elles pensent. Elles pourraient bien aussi avoir réfléchi. (*haut.*) Eh mesdames! je vous trouve bien sérieuses!

ANGÉLIQUE.

Cela n'est pas étonnant.

JULIE.

Il nous faut prendre maintenant le ton des femmes du grand monde.

LISE.

Oh mon dieu, vous m'effrayez. Est-ce qu'il va nous être défendu de rire dorénavant?

ANGÉLIQUE.

C'est que la bonne compagnie....

LISE.

Est assez triste, oui, je le sais. Mais qu'appellez-vous donc la bonne compagnie?

JULIE.

Mais c'est celle... qui...

LISE.

Qui ne joue pas la comédie, je vous entends... Allons, mesdames, faisons-nous nos adieux mutuels; car, nous partons, n'est-ce pas?

ANGÉLIQUE.

Oh mon dieu, oui.

JULIE.

Sans doute....

LISE.

Eh bien partons toutes ensemble.

ANGÉLIQUE.

Voilà mademoiselle Saint-Hubert qui va être du voyage.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES , MADemoisELLE SAINT-HUBERT.

M.^{ELLE} SAINT-HUBERT.

De quel voyage parlez-vous ; mes bonnes amies ?

JULIE.

Vous le savez bien.

M.^{ELLE} SAINT-HUBERT.

Oui , mais , faut-il vous le dire ? Je suis votre doyenne ; je crois que nous allons faire une sottise.

LES TROIS AUTRES.

Vous croyez ?

M.^{ELLE} SAINT-HUBERT , *soupirant.*

Je m'y connais.

ANGÉLIQUE.

Elle a plus d'expérience que nous.

M.^{ELLE} SAINT-HUBERT.

La Comédienne nous a monté la tête mal-à-propos.

JULIE.

Mademoiselle Saint-Hubert , je vous ai toujours regardée comme une personne très-judicieuse.

LISE.

Elle ? c'est la sagesse en personne.

M.^{ELLE} SAINT-HUBERT.

Et cependant , j'allais me faire marchande de modes !

JULIE.

Il vaut tout autant jouer les caractères.

ANGÉLIQUE.

J'allais entrer dans un pensionnat pour y apprendre toutes sortes de choses !

LISE.

Restez ingénue , cela vaut mieux.

JULIE.

Vous avez bien raison : car si notre état a son côté désagréable , il a aussi des instans bien flatteurs.

LISE.

Quand on a bien joué un rôle , et qu'on y obtient des applaudissemens.....

ANGÉLIQUE.

Oh moi ! j'aime de passion à être applaudie !

JULIE.

Et quand un auteur , un homme d'esprit , de talent , vient chez vous humblement , timidement , vous offrir un rôle , que vous acceptez , quand il est bon !... ue jouit-on pas alors d'une supériorité qui flatte bien vivement notre amour propre ?

M^{ME} SAINT-HUBERT.

C'est ce que dit positivement l'auteur de la Comédienne !

LISE.

Sans doute, Daricour dit à Henriette.

« Vous tenez du talent vos titres de noblesse.

ANGÉLIQUE.

Et Henriette épouse un jeune officier charmant.

LISE.

C'est que les jeunes officiers aiment beaucoup les actrices.

JULIE.

Sans épouser un officier, on peut trouver à se marier, et si j'avais voulu épouser le vicomte de Cornillac, il ne tenait qu'à moi.

LES TROIS AUTRES.

Vraiment !

JULIE.

Oui : mais il m'aurait fallu quitter mon état, perdre l'espoir de nouveaux succès. J'épouse notre camarade Dercour, et je reste à la comédie.

LES TROIS AUTRES.

Nous restons à la comédie.

SCÈNE XIX.

LISE, JULIE, CORNILLAC, ANGÉLIQUE, MADEMOISELLE SAINT-HUBERT.

CORNILLAC.

Eh bien, mesdames, vous nous quittez donc ?

JULIE.

Qui vous a dit cela, monsieur ?

CORNILLAC.

C'est Dorval, votre directeur : et je viens vous faire mes adieux et vous témoigner mes regrets.

ANGÉLIQUE.

En vérité !

CORNILLAC.

Je n'aurai donc plus le plaisir de vous faire ma cour, de vous offrir des bonbons ?... Permettez que pour la dernière fois....

LISE.

Trève de douceurs.

CORNILLAC.

Je ne vous ferai donc plus de ces mines, de ces petits coups-d'œil que je vous lançais de ma loge ? Car je possède le talent de l'oeillade à un certain degré, n'est-ce pas, mademoiselle Julie ?

JULIE.

Je n'ai pas dû m'en apercevoir plus que ces dames.

CORNILLAC.

Eh ! eh ! peut-être.... au surplus, je ne blâme pas du tout votre résolution. Vous pouvez avoir raison, et au fait, l'opinion.....

M^{ELLE} SAINT-HUBERT.

Comment, l'opinion ?

CORNILLAC.

Le préjugé, si vous voulez.

JULIE.

Je vous trouve encore assez plaisant, monsieur, le vicomte !

CORNILLAC.

Qu'est-ce que j'ai donc de plaisant ?

JULIE.

Vouloir me faire perdre des talents que je puis augmenter par l'étude !

CORNILLAC.

Moi ?.... Eh, parbleu étudiez tant qu'il vous plaira.

JULIE.

Ne vouloir pas même que j'aie un théâtre dans mon château !

CORNILLAC.

Vous avez un château ?

JULIE.

Non, monsieur, et je n'en aurai jamais à ce prix.

TOUTES TROIS.

Elle a raison.

CORNILLAC.

Que veut-elle dire ?

JULIE.

Vous allez être bien étonné de me voir disposer de ma main.

CORNILLAC.

Moi, du tout.

JULIE.

Je vais la donner à un homme qui ne se formalisera pas de voir mes faibles talents applaudis par l'indulgence du public.

CORNILLAC, à part.

Si je sais ce qu'elle veut dire....

S C È N E X X.

LISE, PINCE, DERCOUR, JULIE, CORNILLAC, ANGÉLIQUE, MADEMOISELLE SAINT-HUBERT.

DERCOUR, *accourant.*

Que vient de me dire M. Pincé ? Quoi ! vous daignez Mlle Julie !

JULIE.

Oui, Dercour, je veux récompenser votre amour constant et respectueux. Voilà ma main.

DERCOUR.

Quel bonheur ! « Je ne m'attendais pas jeune et belle. . . »

JULIE.

Il suffit. . . . Que dites vous de cela, Monsieur le vicomte ?

CORNILLAC.

Que vous faites fort bien, puisque cela vous convient.

JULIE, à Pincé.

Il cache son dépit.

DERCOUR, à Pincé.

Il cache son dépit.

PINCÉ.

Oui. Eh bien, mon pauvre Dercour, rend grâce de ton bonheur à la pièce de la Comédienne.

SCÈNE XXI et dernière.

PINCÉ, LISE, DERCOUR, JULIE, DORVAL,
CORNILLAC, ANGÉLIQUE, M^{lle} SAINT-HUBERT.

DORVAL.

Enfin, Mesdames, vous êtes donc raisonnables ?

PINCÉ.

Oui, oui. Nous ne jouerons pas la Mort de César.

JULIE.

Mais nous jouerons incessamment la Comédienne.

DORVAL.

Je viens de la lire, enfin, Messieurs et Mesdames, et j'ai trouvé le véritable but de l'auteur.

CORNILLAC.

C'était bien difficile à deviner ! Il a voulu tourner la noblesse en ridicule.

DORVAL.

Ah ! Monsieur le vicomte, il sait trop ce que l'on doit à un corps respectable, et qui a tant contribué à la gloire de son pays.

M^{lle} SAINT-HUBERT.

Il a voulu faire l'apologie des comédiens.

LISE.

Du tout. La pièce est remplie de traits satyriques contre nous.

DORVAL.

Ses épigrammes sont légères, et la comédie qui a le droit d'attaquer les ridicules de tous les états, ne peut-elle pas rire de ceux des comédiens comme de ceux de tous les autres ?

ANGÉLIQUE.

Mais enfin, Monsieur, quelle a donc été l'intention de l'auteur ?

DORVAL.

L'auteur a eu l'intention de faire *une comédie* !

CORNILLAC.

Voilà tout ?

DORVAL.

Ce n'est pas peu de chose qu'une bonne comédie ! Le grand mérite de la sienne, c'est que vous avez tous cru vous y reconnaître. Rendez justice à son talent, et profitez de sa morale. (*Aux femmes.*) Soyez femmes aimables dans le monde, comédiennes sur le théâtre ; et quand vous joindrez les qualités personnelles aux talens de l'artiste, le public saura vous prouver qu'il sait partout apprécier le mérite. Si c'est là le but de l'auteur de la Comédienne, il a trouvé, je crois, le secret de la comédie.

VAUDEVILLE.

Air : du verre.

DORVAL.

Chacun jugeant selon son goût,
Approuve ou condamne un ouvrage :
Celui qu'on applaudit par-tout
N'est pas le meilleur, le plus sage.
On y court, je ne sais pourquoi,
J'en suis fâché pour le génie,
Mais mon caissier sait mieux que moi
Le secret de la comédie.

PINGÉ.

Il se présente deux rivaux
Pour une place d'importance.
Paul a des droits par ses travaux,
Mais Pierre obtient la préférence.
Il a du mérite ; en ce cas.
Non, mais sa femme est très-jolie :
Messieurs, ne devinez-vous pas
Le secret de la comédie ?

DERCOUR.

Au lieu d'un sujet amusant,
Au lieu d'esprit, dans une pièce,
On met sur la scène, à présent,
Dès animaux de toute espèce.

Ces mélodrames à fracas
Font pleurer la foule attendrie.
Ah ! ma foi, leurs auteurs n'ont pas
Le secret de la comédie.

CORNILLAC.

Grâces à mon abonnement,
Je viens souvent dans vos coulisses ;
J'admire l'aimable talent ;
L'air et le ton de vos actrices.
Bien loin de les effrayer,
Leur plaisir est mon unique envie ;
Après d'elles je viens chercher
Le secret de la comédie !

LISE.

Je voulais ce rôle charmant
Où l'on voit une actrice aimable
Briller comme le diamant
Dont l'éclat est vif et durable.
Chaque jour augmente son prix.
Aussi prétend-on qu'à Thalie,
Adroitement, elle a surpris
Le secret de la comédie.

ANGÉLIQUE, *au public.*

Messieurs, dans ce tableau léger
Que la circonstance a fait naître,
L'auteur n'a pas voulu juger,
Mais il veut honorer son maître.
Allez le dire à vos amis,
Si notre pièce est applaudie ;
Que l'on sache dans tout Paris (1)
Le secret de la comédie.

20 63

FIN.

(1) En province, on peut substituer à ce vers :

« Qu'on sache dans tout le pays. »